FRC 1. 894.2

Case
FRC
13440

SUITE

DE LA CORRESPONDANCE

DE M. LE COMTE D'AVARAY

A SON AMI;

Donnant des détails sur le voyage du Comte de Lille (Louis XVIII), et de Madame la Duchesse d'Angoulême.

Memel, 8 février 1801.

Après l'expulsion de Courlande, de Louis XVIII et de la fille de Louis XVI, le sort de leurs fidèles serviteurs étoit facile a prévoir. Toute la colonie française, au nombre de plus de deux cents, vieillards, femmes, enfans, ont été mis hors des murs de Mitau en trois fois vingt-quatre heures. Comme la plupart de ces infortunés étoient dénués de tous moyens, ceux que la commisération des gens du pays n'a pu secourir, ont atteint, à pied, les frontières de

THE NEWBERRY
LIBRARY

l'empire et ils virent leurs augustes maîtres, instruits de ce nouveau coup, qui les attendoient pour les consoler, les secourir encore, et leur donner pour exemple leur courage.

Koenisberg, 5 février 1801.

On mande de Memel, que la Princesse de France, fille de Louis XVI, arrivée dans cette ville, le 27 janvier, avec Louis XVIII (le Comte de Lille), son oncle, s'est rendu, le 4 février, à bord du vaisseau marchand *la Fortune*, capitaine Widd; on lui avoit préparé un déjeûner qu'elle a partagé avec beaucoup de dames empressées de lui témoigner le respect et l'intérêt qu'elle inspire. La jeune Princesse a visité le vaisseau, et a laissé tout le monde pénétré et attendri jusqu'aux larmes, de sa grace, de son affabilité, du spectacle de sa présente situation, et du souvenir de ses malheurs.

En s'en allant, la Princesse a tiré de son doigt un petit anneau, et en l'offrant, comme une marque de son souvenir, à la dame propriétaire du bâtiment, elle lui a exprimé avec no-

blesse, son regret de ne pas se trouver en situation de lui prouver, comme elle le voudroit, sa sensibilité.

C'est en ce moment que Louis XVIII sent toute l'étendue de son malheur. Sa propre expulsion lui étoit personnellement peu sensible, et le courage de madame la Duchesse d'Angoulême suffisoit pour assurer le sien; mais voir tant de serviteurs, blanchis par les années, sans asyle, sans pain, et traités avec tant de rigueur, ce spectacle déchire son cœur; il a fait fréter un bâtiment à Koenisberg pour les transporter à Lusbeck.

Koenisberg, 25 février 1801.

Je croyois, mon cher...., n'avoir plus à vous donner que le bulletin d'un pénible et cruel voyage; mais la fortune n'étoit pas encore lasse de persécuter nos chers maîtres, ou plutôt la Providence vouloit leur fournir un nouveau moyen de déployer leur courage et leur sensibilité.

A peine avions nous quitté Mitau, que des

doutes s'élevèrent sur le paiement de la demie année échue des deux cents mille roubles fixés au Roi par la Russie, traitement dont l'Empereur venoit, en lui enjoignant de quitter ses Etats, de lui faire renouveller l'assurance. Les agens du Gouvernement, dépositaires de ces fonds, en ayant cependant éludé, puis refusé la remise, le Roi vit bientôt, mais avec courage et résignation, qu'il falloit renoncer à ce dernier et unique moyen de continuer un voyage sans terme, et de supporter les fardeaux que sa présente situation lui impose: il n'avoit pas, je vous jure, de quoi vivre deux mois. Ses bienfaits, répandus sur l'émigration, n'ayant jamais permis de faire aucune épargne.

Nous admirons ce calme qu'il a toujours en partage; mais, mon cher, cet infortuné Prince ne prévoyoit pas une atteinte bien plus réelle pour son cœur. Tous les serviteurs que le Roi avoit laissé en Courlande, vieillards, femmes, enfans, ces respectables vétérans appelés du fond de l'Allemagne, pour former à leur maître le plus noble et le plus touchant cortége, tous nos compatriotes enfin avoient reçu l'ordre de quitter la Russie. A cette déchirante

nouvelle, le Roi, qui se trouvoit encore à Memel, se voyant pressé de hâter son départ, et de s'épargner un spectacle d'autant plus douloureux, qu'il étoit hors d'état de soulager la misère de tant d'infortunés: « Non, non, mes » amis, s'écria-t-il, ainsi que moi, le Béarnois » fut pauvre, et c'est alors surtout, comme il » le disoit lui-même, qu'il payoit de sa per- » sonne: je n'ai rien à leur donner, je puis » au moins leur offrir des consolations et mon » exemple ».

Il étoit impossible de dissimuler à Madame ce cruel événement, son ame noble et sensible lui dicte aussitôt ce qu'elle doit faire: avec cette grace timide, qui toujours, de sa part, est l'annonce d'une belle action, elle vole auprès du Roi: « Mon oncle, lui dit-elle, j'ai des dia- » mants! — moi! mon enfant, que je con- » sente à vous dépouiller, que j'accepte votre » dernière ressource! — Ah! mon cher on- » cle, répond l'angélique Princesse, en pour- » rions-nous faire un plus digne usage? «

J'ai été le témoin, mon ami, de ce touchant débat, n'en cherchez pas la peinture dans mon récit, mais dans mes larmes. Il falloit

cependant prendre un parti, échapper pour le premier moment, du moins à cette horrible détresse. Le Roi obligé de céder, sait se glorifier de recevoir de sa nièce le pain qui, pendant quelques instans, va le nourrir, et les moyens d'aider et de transporter à Lubek ses infortunés serviteurs. Les diamants de la fille de Louis XVI sont engagés pour deux mille cinq cents ducats.

Bientôt nous vîmes arriver, et cela pendant huit jours consécutifs, trois cents fidèles sujets, plus que jamais dévoués à une cause dont ils sont les victimes ; la plupart blanchis sous quatre Rois, et maintenant sans asyle, sans ressources ; les uns à pied, les autres en charrettes, tous avec courage et dignité, se traînant au moyen des secours qu'ils ont reçus des Courlandais qui, dans cette circonstance, se sont montrés de la plus généreuse sensibilité. Vous eussiez vu, mon cher, le plus sublime des spectacles ; un Roi, au dernier degré de l'infortune, aussi serein et plus grand qu'il ne le seroit jamais dans le palais de ses pères. Consolant, encourageant ses fidèles serviteurs, ne s'attendrissant que sur leurs maux, tandis que ces vieillards, se retrouvant aux pieds de leur

maître, n'éprouvoient plus de peine que celle d'être réduits à s'en arracher de nouveau.

Tous nos malheureux Français ayant ainsi passé à Memel, le Roi s'est lui-même remis en route. Arrivé hier à Konigsberg, il compte en repartir incessamment, et se diriger sur Warsovie. S. M. prussienne a donné des ordres, pour que M. le Comte de Lille et madame la Marquise de la Meilleray puissent voyager sûrement et aussi lentement qu'ils le voudront dans ses Etats. Ils y trouveront certainement tous les égards dus à leurs malheurs et à leur sang. Mais un asyle ! le cœur des Souverains est rarement d'accord avec leur politique. La race de Philippe Auguste a donné des Rois à la moitié de l'Europe, la France commande aujourd'hui au Continent, et je ne vois pas une pierre où puisse reposer la tête du successeur de Charlemagne, et celle de la petite-fille de Marie-Thérèse et de Louis-le-Grand.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

Signé, le Comte D'AVARAY.